

PRÉFACE À LA RIVE AFRICAINE DE RODRIGO REY ROSA

Pere GIMFERRER

(traduit de l'espagnol par Erica Durante)

Les Éditions Gallimard viennent de publier la traduction française du roman de Rodrigo Rey Rosa La orilla africana (La Rive africaine). Cette parution, qui coïncide avec la publication dans Recto/Verso d'un entretien avec l'écrivain, nous a incités à demander à Pere Gimferrer, éminent critique littéraire et lui-même éditeur, chez Seix Barral, de Rodrigo Rey Rosa, l'autorisation d'inclure et de traduire pour la première fois en français dans ce numéro de notre revue sa préface au roman de Rey Rosa, paru en 1999 dans l'édition en langue originale de La orilla africana.

Ce qui avant tout attire l'attention dans *La Rive africaine*, c'est, d'une part, sa diaphanéité et, d'autre part, son caractère à première vue énigmatique. De la coexistence entre diaphanéité et énigme naissent, en bonne mesure, l'envoûtement et la fascination de ce texte, à moins de croire (non sans raison) que ces caractéristiques émanent simplement de la beauté limpide, polie et tendue d'un style qui assimile dans la prose ce qu'Octavio Paz dit de la poésie, et qui consiste à « aiguïser des silences jusqu'à la transparence ». La sensation de diaphanéité est due en effet à cette écriture dépouillée à l'extrême, où aucun mot n'est de trop, et qui pourtant est aussi enveloppante et sensuelle qu'elle frôle l'obsession ; presque un rêve vécu, qui relate, dans un cadre de beauté dépouillée, à la fois érotisé et ascétique, une péripétie dont chaque détail est rendu parfaitement compréhensible à n'importe quel lecteur, mais dont le sens final paraît nous échapper. Très peu de doutes sur le fait que de tels détails constituent en réalité une seule péripétie, tant ils sont agencés par un lien à la fois fortuit et inéluctable : l'histoire de l'adolescent marocain et celle du jeune colombien à Tanger, ville qui semble incarner et presque déterminer l'action, confluent dans l'envol final de la chouette qui a servi à les unir et à les désunir maintes et maintes fois. Par cette péripétie, le Colombien sera finalement un homme ayant rompu avec ce qu'il était au commencement, alors que le Marocain continuera à habiter le même monde animiste et pansexuel qui le soutient et l'entoure depuis la première page. Mais, hormis ces faits, l'histoire en soi ne comporte aucune symbolique ou allégorie, ni n'admet de morale : ce qui peut désorienter le lecteur c'est le fait qu'en dehors de lui-même le récit ne semble mener nulle part. C'est là, précisément, que résident l'originalité et la grandeur de sa structure. Personne ne demande à un récit comme l'un de ceux qui aujourd'hui composent *Les Mille et une nuits* qu'il signifie quelque chose d'autre que sa propre entité en tant que récit. Mais ce n'est donné qu'à très peu d'écrivains que de conquérir ainsi, et, qui plus est, par une écriture extrêmement raffinée dans sa simplicité, le royaume des énigmes ataviques du populaire et de l'anonyme – ce même royaume habité, entre autres, par la romance du comte Arnaldo.

Guidé par une écriture tenue et ferme, tel le fil d'Ariane, le lecteur transite par les méandres, les tours et les détours de la narration ; la pure diaphanéité à laquelle on aboutit, ne cache pas le monstre du labyrinthe, mais un sphinx : notre destinée. Ici le récit n'a de sens que par rapport à lui-même, en tant que récit, et la péripétie, tout comme notre vie, semble se consommer, s'accomplir en elle-même. À l'instar des conteurs et des poètes de la tradition orale, l'auteur de *La Rive africaine* affronte ainsi la grande énigme : le sens ultime de notre existence, réductible à une succession de faits épars – presque comme ce que Wittgenstein nomma les « faits atomiques » dans l'espace – mais insaisissable, en tant qu'ensemble, en tant que figure finale, si on ne lui attribue pas la logique de l'artifice, qui n'est pas toujours synonyme de la logique de l'art.

Il est vrai qu'à partir des *Mille et une nuits* Proust aspire, par l'écriture, à trouver un sens à sa vie (et ce sens ne peut d'ailleurs qu'être immanent à sa propre écriture) ; il aspire, dans une certaine mesure, à faire en sorte que l'écriture accorde un sens à l'expérience, propos que partage une grande partie de la littérature contemporaine. Mais ici, d'une certaine manière, nous allons à rebours du

chemin de Proust : il s'agit non pas d'attribuer du sens aux faits, par leur articulation et leur rationalisation postérieure, mais plutôt d'oublier cette rationalisation et de ne percevoir à nouveau, et nettement, que les faits minimes, à l'image de que fait un poète ou un narrateur, dans une culture autre que l'Occident, là où l'œuvre prend place. Cette perception nous met face à l'évidence irremplaçable du sensoriel : d'autant plus lumineux qu'il est énigmatique. Le paradoxe, du moins le paradoxe apparent, réside dans le fait que cette perception peut être ou bien la ressentir de manière immédiate, ou bien obtenue par une feinte ultime où l'écriture savante va droit à la rencontre de la concision du récit anonyme, du conte populaire. La beauté de *La Rive africaine* est une beauté perpétuellement inépuisée puisqu'elle naît de la résonance harmonieuse de ce paradoxe, qui dépasse le simple fait de résoudre une *contradictio in terminis* au sein de l'écriture : c'est plutôt retrouver dans celle-ci une perception du monde que possédait, en Occident, le narrateur médiéval, et qu'en revanche, aujourd'hui, seul possède pleinement le poète. Ainsi, l'envoûtement de *La Rive africaine* surgit justement de la poésie, non parce qu'il ne s'agit pas d'une narration au sens plein du terme, mais parce que c'en est justement une, dans la mesure où ce texte nous rend au monde des récits lulliens, à ceux des *Mille et une nuits* ou de *Tirant lo blanc* ; un monde qui, si on s'en tient au temps, paraît très lointain, mais qui, dans l'espace, est plus proche que ce que l'on croit : situé, précisément, de l'autre côté de la « rive africaine ».